

tance des seigneurs envers leurs sujets, devenue une affaire privée, l'importance des biens ecclésiastiques, l'alimentation de diverses classes sociales et la vie quotidienne de chacun y sont traitées en se basant à la fois sur les recherches de l'auteur et les travaux de ses collègues qu'il cite dans une bibliographie sélective et utile de huit pages.

Bien que la seigneurie bretonne ait fortement décliné et que l'État monarchique ait réduit ses pouvoirs judiciaires, le seigneur restait le maître dans un fief parfaitement circonscrit où il était seul à jouir de sa juridiction et de ses droits seigneuriaux, sans l'autorité rivale d'une institution « communale » puisque les limites de la seigneurie étaient indépendantes des limites des paroisses. Les sujets ne connaissaient que leur seigneur, selon sa compétence et selon son rang dans la hiérarchie féodale. C'est à lui qu'ils devaient les droits et les rentes, et c'est aussi à lui, ou plutôt à sa juridiction, qu'ils devaient apporter leur concours lors des procédures, en témoignant par exemple.

En Bretagne la réaction féodale ne fut pas particulière à la fin du XVIII^e siècle. Elle a commencé avec la Réformation du domaine royal sous Louis XIV, qui a fait naître des conflits provenant d'un réexamen des titres. La seigneurie resta un cadre administratif et judiciaire.

J'emprunterai ma conclusion à l'auteur lui-même : *les relations, les solidarités, obligées ou volontaires, des paysans avec les seigneurs et avec les simples fonciers, ne constituaient pas les seules solidarités paysannes. La solidarité des paroissiens autour du recteur liait certainement les paysans avec plus de vigueur. Néanmoins, en Bretagne, la seigneurie, la petite seigneurie surtout, restait souvent un cadre pour une partie de la vie quotidienne. Les paysans demeuraient en relations directes avec les seigneurs et avec les « simples fonciers ». Ces relations suscitaient ou la fidélité ou l'hostilité, mais certainement jamais, l'indifférence.*

Jacques CHARPY

Michel LAGRÉE. *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1950*. Fayard, 1992, 601 pages.

C'est un ouvrage plein que nous présente Michel Lagrée, non seulement par son nombre de pages, mais surtout par la densité de son contenu : on serait porté à dire que, dans ce livre, aucune phrase n'est superflue. Issu de sa thèse de doctorat d'État, l'ouvrage a conservé une grande partie de l'appareil critique, en notes abondantes, cartes, bibliographie et index alphabétique.

Dans une introduction brève et concise, il expose sa méthode et ses choix : « une perspective dialectique » qui consiste à prendre en compte, non seulement l'impact et l'influence de l'évolution des sociétés sur le fait religieux (ce qui est assez facilement perceptible), mais aussi « la marque des phénomènes religieux sur le devenir des sociétés ». Pour cette étude, M. Lagrée a choisi, dans le temps, une période longue de l'époque contemporaine (1850-1950), et dans l'espace, une province bien typée, la Bretagne historique avec ses cinq diocèses. Comment « la province archaïque et assoupie du XIX^e siècle » est-elle passée à « la région d'aujourd'hui, que bien des indicateurs situent à la pointe, en France, du dynamisme économique, social, et aussi culturel » ? Et comment cette évolution s'est-elle opérée « dans un va-et-vient permanent » entre culture et religion ? C'est la pointe de l'ouvrage, le propos précis de l'auteur : analyser, non seulement l'influence de la modernité sur le comportement religieux, mais aussi la prise en compte par l'Église de cette modernité qui pénètre en Bretagne et la coloration originale qu'elle a pu lui donner, sans oublier évidemment ses résistances à l'entrée de la modernité.

L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, intitulée « *La christianité bretonne* » (appellation empruntée à E. Poulat), est étudiée la vitalité religieuse de la Bretagne sur l'ensemble de la période retenue, en tenant compte de l'évolution qui s'est opérée sur ce point entre 1850 et 1950. Un premier chapitre (empreinte du temps) présente surtout l'héritage du passé qui marquait encore très fortement toute la vie humaine et religieuse au milieu du XIX^e siècle : anciennes structures territoriales (diocèses, paroisses, trèves), données démographiques et économiques, moyens pastoraux (missions, retraites, etc). Est étudiée ensuite l'évolution de la pratique religieuse, des vocations sacerdotales, des versements à l'œuvre de la Propagation de la Foi. Dans le chapitre suivant, tout en regrettant, faute de documentation suffisante, de ne pouvoir aborder sérieusement l'étude du comportement religieux du monde ouvrier, l'auteur traite de celui des pêcheurs, bien mieux connu et qui décrocha assez tôt de la pratique religieuse, du moins dans une notable proportion ; puis des groupes très minoritaires de protestants, en particulier de communautés fondées au XIX^e siècle par des missionnaires venus d'outre-Manche ; et enfin de l'anticléricalisme sous ses diverses formes.

Cette première partie se termine par l'étude de l'action de militants laïcs, à commencer par les engagements dans les zouaves pontificaux. Vient ensuite le foisonnement progressif des œuvres, depuis les conférences de saint Vincent de Paul, au milieu du XIX^e siècle jusqu'à la floraison des mouvements spécialisés d'action catholique vers 1950. Entre ces deux pôles on trouve les cercles catholiques d'ouvriers, les patronages, la grande aventure du Sillon implanté surtout en Ille-et-Vilaine et Finistère en face de son émule (pour ne pas dire plus), la Jeunesse catholique ;

les œuvres de mer ; puis, entre les deux guerres, les manifestations massives d'hommes, l'apogée des patronages et l'organisation de l'action catholique sous toutes ses formes.

La deuxième partie est consacrée au « monde qui s'en va », dont fait partie en premier lieu « la langue de nos pères », traitée sur 80 pages en deux chapitres : « *De l'héritage au renouvellement, 1850-1914* » et « *Le temps des crises, 1914-1950* ». Il s'agit là de la partie la plus originale et la plus spécifique de ce travail, ce que l'auteur n'a pas manqué de souligner dès son introduction : « un nombre limité de thèmes est ici soumis à la perspective d'ensemble, c'est-à-dire à la dialectique de la tradition et de la modernité à l'œuvre dans les pratiques culturelles. C'est le cas, par exemple, de l'expression religieuse dans une langue vernaculaire autre que la langue dominante : les destinées conjuguées du catholicisme et de la langue bretonne constituent en quelque sorte la pointe de ce livre, tant elles en résument l'idée centrale ».

Faisant partie de la génération des bas Bretons qui ont appris le français à l'école, à l'instar d'une langue étrangère, ces deux chapitres ont suscité très particulièrement mon intérêt. Il s'agit d'un bon parcours, tout au long d'un siècle, de l'histoire de la langue bretonne dans ses liens avec l'Église et surtout le clergé de Basse-Bretagne. Cette histoire est pleine d'agitations et de turbulences, y compris à l'intérieur de ce clergé. L'auteur en décrit les péripéties. Avec l'apparition du bretonisme, puis la montée de la modernité, « le thème *Feiz ha Breiz*, c'est-à-dire l'indissoluble fraternité établie entre foi et matière de Bretagne semble devenu dominant dans de larges secteurs du clergé à la veille de la première guerre mondiale ». L'affrontement des années 1902-1903 de ce même clergé avec un pouvoir honni, et précisément sur la question de la langue, avait sans doute contribué à parfaire cette opinion.

La régression de la pratique de la langue s'accélère après la guerre et devient galopante au milieu du XX^e siècle. Après avoir exposé les résultats des deux dernières enquêtes sur la situation de la langue (1929 et 1946), l'auteur constate que « le diocèse de Quimper est devenu le point cardinal des initiatives et des conflits », en particulier en raison de certaines divergences de vues entre Mgr Duparc et l'abbé Jean-Marie Perrot. Les efforts des hommes d'Église se déploient sur divers fronts : enseignement du breton dans l'école catholique à la demande de Mgr Duparc, les publications bretonnes dans les revues de spiritualité, les dernières refontes des catéchismes et cantiques bretons, l'activité culturelle du *Bleun-Brug* et du *Feiz ha Breiz*, la participation de la J.A.C. du chanoine Favé à l'effort pour la préservation de la langue. Là-dessus interviennent les événements de la Libération et, plus tard encore, les querelles orthographiques à propos de la langue. En conclusion, l'auteur constate que « bien des points restent à éclaircir à propos des rapports entre l'Église et la matière de

Bretagne au XX^e siècle ».

En deuxième partie de ce chapitre, l'auteur examine l'évolution progressive de ce qu'il appelle « la sociabilité religieuse traditionnelle », qui se manifeste dans le pèlerinage et le pardon, d'une part, les missions et les retraites, d'autre part. Il constate, surtout pour les pèlerinages et les pardons, non pas une disparition mais une évolution importante. De même en est-il pour les retraites fermées et surtout pour les missions paroissiales, qui, à mi-parcours de ce siècle, vont abandonner leurs formes traditionnelles, avec en particulier les *taolennou*, après trois siècles d'existence, pour emprunter d'autres formes qui entendaient intégrer des aspects de la modernité.

Dans sa dernière partie, « *Le monde qui advient* » M. Lagrée présente en premier lieu le « sixième diocèse », celui qui est né de l'émigration bretonne loin de la province. Les migrations internes à la Bretagne ont été étudiées ailleurs, et il ne sera question ici que de la colonie bretonnante de Nantes. Après avoir cerné les images retenues par le clergé sur l'émigration « mal absolu ou mal minimum », il nous présente les efforts des diocèses bretons pour l'accueil ou l'accompagnement de leurs migrants dans la région parisienne, au Havre, à Trélazé, en Aquitaine et au Canada, ce deux dernières destinations entrant dans la catégorie de « l'émigration canalisée et organisée », en particulier par des religieux. Deux vecteurs de la modernité sont ensuite présentés : l'école et la presse. Si l'engagement de l'Église dans le secteur scolaire est bien connu, par contre la synthèse réalisée par l'auteur sur le thème de la presse nous fait découvrir, avec les efforts d'investissement des évêques et aussi de leur clergé (floraison des bulletins paroissiaux), le parcours étonnant de certains journaux, tels *le Courrier du Finistère* et *l'Ouest-Éclair*, devenu *Ouest-France* à la Libération.

Au chapitre suivant sont étudiées « deux pratiques culturelles inséparables de la modernité », le sport de masse et le cinéma paroissial : l'Église en Bretagne y a investi beaucoup d'énergie. Enfin dans le dernier chapitre, intitulé « *Conscience religieuse et conscience économique* », on passe du monde des loisirs à celui du travail. Voici d'abord le monde rural dont la présence, jusqu'à la fin de la période étudiée, fut majoritaire dans la province et dans ses églises. L'auteur nous présente ici le mancellisme, le dorgérisme, l'Office central de Landerneau, les cours agricoles par correspondances, la J.A.C.

Vient ensuite le monde ouvrier, avec l'investissement des diocèses bretons dans la fondation d'écoles professionnelles, de coopératives, du syndicalisme chrétien et enfin de la J.O.C. Mais ce qui est absolument original, c'est la naissance dans la Bretagne de deux mouvements appelés à prendre une dimension nationale. D'abord le mouvement de l'artisanat,

né dans le diocèse de Saint-Brieuc grâce à l'engagement d'un prêtre, l'abbé Vallée, gagnant ensuite la Bretagne puis l'ensemble de la France. Et ensuite, dans le monde maritime, l'action du Père Lebreton et du Mouvement de Saint-Malo, qui permettra à la J.M.C., née dans le diocèse de Rennes, de prendre son envol.

Cet ouvrage ne se lit pas d'une seule traite, car il exige de l'attention et aussi des pauses pour la réflexion. L'auteur nous y aide d'ailleurs par l'exposé clair et concis de son propos au début de l'étude de chaque thème et, dans ses conclusions, par un résumé de l'essentiel du parcours historique du chapitre. Il ne manque pas non plus de poser des questions judicieuses et de ménager des ouvertures vers des recherches plus approfondies. Il met en valeur surtout, chaque fois que cela se présente, les singularités et originalités de la province, qui était une des plus typées de France.

En y regardant de très près, on peut relever quelques imperfections de détail inévitables, très rares d'ailleurs pour un ouvrage si rempli de faits concrets. Elles sont très secondaires et absolument sans conséquences pour la valeur du travail. L'auteur a dû manier des citations en langue bretonne. Je n'y ai relevé qu'une seule petite faute, dans « *bara gwin* » qu'il traduit par « pain blanc ». L'auteur n'est pas bas-breton. Mais ne serait-il pas digne de l'être, lorsqu'on voit avec quelle aisance et quelle sûreté il navigue dans la houle et au milieu des écueils de la « *res britannica* ? » Je ne sais si un haut Breton peut recevoir ceci comme un compliment, mais venant de la part d'un bas Breton, c'en est un certainement.

Jean-Louis LE FLOCH

Gilbert NICOLAS. *Instituteurs entre politique et religion : la première génération de normaliens en Bretagne au XIX^e siècle*. Rennes, éd. Apogée, 1993, 207 p.

Cet ouvrage reprend pour partie la thèse que Gilbert Nicolas a soutenue en janvier 1992. L'objet de cet ouvrage est d'étudier l'émergence de la toute première génération de normaliens en Bretagne, c'est-à-dire les premiers instituteurs laïques, bien avant les lois républicaines de Jules Ferry. Ces écoles normales (celle de Rennes est créée en 1831) « témoignent de la volonté politique de créer une nouvelle génération de maîtres laïques, modelés par l'État, mais immergés dans la société et chargés (...) de sa direction morale et intellectuelle » (p. 8).